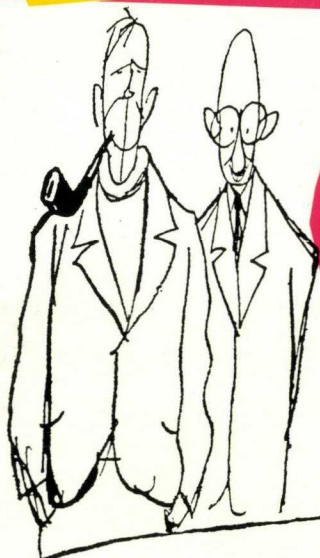


# Les collectionneurs



vus par  
**Jacques Perret**

illustrés par

**Beuville**



**Le Dilettante**

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Comme Baptiste... ou les tranquillisants à travers les  
âges, 1993.*

*François, Alfred, Gustave et les autres..., 1996.*

Couverture : Beuville

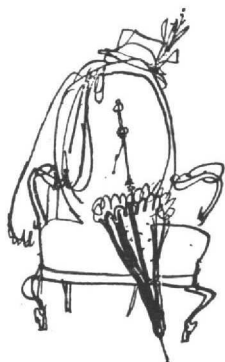
ISBN 978-2-84263-598-5

Jacques Perret

*Les*  
*collectionneurs*

*Illustrés par*  
BEUVILLE

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>



## *Introduction*

### *sur un thème d'ombrelle*

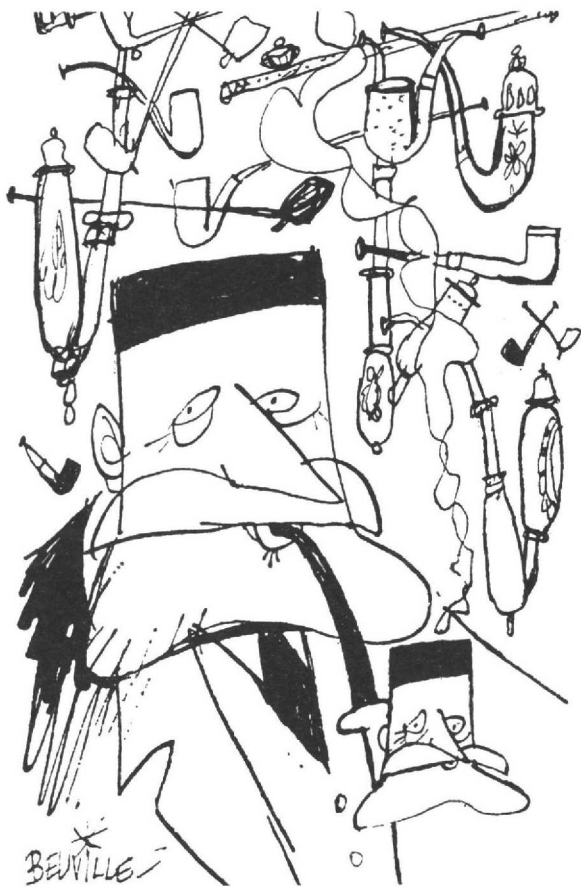
ON dit que les belles collections se trouvent plus particulièrement au niveau des professions libérales. Disant cela j'ai peur qu'on évoque l'incunable et le vase Ming en négligeant le ticket de métro et la capsule de bière dont il se fait aussi d'admirables collections. C'est pourtant là qu'il faut chercher le désintéressement et la pureté. Les rassembleurs de tels objets réputés insignifiants trahissent en effet un sens aigu de la collection. Ils honorent le principe avant l'objet. Dans la recherche de l'absolu ils sont très probablement en avance sur M. Cognacq-Jay.

Il me plairait beaucoup de suivre la démarche d'un collectionneur de boutons de col poursuivant de bouton en bouton une idée de bouton de plus en plus archétypique à mesure que la collection

approche de l'exhaustif ; malheureusement je suis plus à l'aise dans l'accident que dans l'essence, et je me bornerai à l'examen superficiel de quelques objets faisant objet de collection.

Mon propos n'est même pas de savoir pourquoi le médecin est plus souvent collectionneur que l'avocat. On verrait mieux pourquoi le cardiologue ou l'oto-rhino, déjà formé aux disciplines de la spécialisation, se laisserait, plus volontiers que le praticien, séduire par le démon. Peu importe. Le médecin collectionneur est un fait social. L'autre jour encore, j'ai vu qu'on exposait la collection d'ombrelles du docteur B. à l'hôtel des ventes. L'initiale pointée nous commande la discrétion et sans doute les circonstances qui incitèrent le docteur B. au ramassage des ombrelles ne seront-elles pas éclaircies par le feu des enchères. Rien n'empêche d'imaginer qu'il venait, dans l'intervalle de ses consultations, chercher un délassement nostalgique parmi les organdis, les taffetas et les dentelles où s'éteignaient lentement des souvenirs de soleil ; mais l'idée que sa passion a pu éclore sous le tendre climat d'une ombrelle inoubliable qui n'est même pas dans sa collection nous invite à respecter le secret du collectionneur.

Bien sûr il n'est collection qui ne se disperse, faute de quoi les collectionneurs s'impacienteraient bientôt. À ce petit jeu qui semblerait idiot s'il n'était une loi de la création, les objets se fatiguent et s'acheminent vers le détrit. Les ombrelles n'ont gagné qu'un sursis. Un jour arrive où il n'est plus au monde que deux ombrelles, et quand disparaît la pénultième avec l'idée même de collection, il n'est plus que d'alerter l'État pour lui confier la dernière et la mettre sous globe : désormais témoin culturel, inaliénable, interdit à l'aventure et retranché du commerce des humains, ce n'est plus qu'un cadavre d'ombrelle.





## *Les pipes*

PLUSIEURS centaines de pipes m'étant passées entre les dents je pouvais me croire autorisé à traiter ce chapitre en connaisseur. Tout bien réfléchi ce serait insulter à l'esprit de collection : ces pipes, en effet, je les fume puis je les perds ou les casse. Les objets ne peuvent à la fois assurer correctement leur service et constituer collection. Il faut choisir entre la vie active et la vie de musée.

Au demeurant je ne pense pas qu'aucune de ces pipes égarées ait été recueillie par un collectionneur. Bonnes pipes en tant que pipes à fumer, soit, mais les plus précieuses ne l'étaient qu'à mes yeux, toutes plus ou moins chargées d'une histoire incommunicable à autrui. On ne peut exiger du collectionneur qu'il s'intéresse au poids moral des pipes. Sa quête le portera plus souvent vers la pipe anecdo-

tique, ouvragée, pittoresque, exotique, sophistiquée, égrillarde ou aberrante, pour la plupart infumables soit dit en passant. Ce sont là bibelots dépris de leur raison première, variations sur thème de pipe. Autant je suis assuré de mon plaisir à manger la soupe dans un vieux rouen, payer mon tailleur d'un écu Charles V, timbrer ma lettre d'un cinquante centimes Napoléon III ou saluer ma boulangère d'un coup de bicorné à plumes, autant je crains la déception à fumer une de ces pipes dites de collection ; à moins qu'il ne s'agisse d'une collection un peu sentimentale et que me soit offerte une bouffée dans la pipe de Baudelaire sortie pour moi de l'écrin d'origine où son empreinte est moulée dans la duvetine grenat.

De toutes les créations de l'industrie humaine aucune n'est allée si loin que la pipe dans la connaissance et l'amitié de l'homme car ils cultivent entre eux un commerce de souffle et de feu qui peut aller jusqu'à la fraternité mystique. C'est pourquoi un collectionneur qui n'a jamais fumé sera toujours un peu étranger à sa collection. Il peut, évidemment, se réjouir et se vanter, lui aussi, de posséder la pipe de Baudelaire, fine écume, fourneau à bitton et fin tuyau bagué d'argent ; mais la possession est plato-

nique, Baudelaire s'est figé dans son culot sec et froid et la pipe se languit du visiteur cavalier qui l'embouchera à la hussarde pour ranimer ses ardeurs dans une tabagie romantique.

Reste à savoir si Baudelaire fumait la pipe. Il faudra que je me renseigne. De toutes manières il circule dans les collections autant de pipes de Baudelaire que de toiles de Corot en Amérique et de phalanges de sainte Radegonde en Touraine, ce qui fait le bonheur de bien des gens. Quand la société s'y prête je sors avec émotion de mon tiroir une charmante pipe de tournure assez symboliste pour ne pas me contredire quand j'annonce la pipe de Verhaeren, référence plus rare, très honorable encore et qu'on ne prend même pas la peine de mettre en doute. Je suis d'ailleurs prêt à parier que ce Flamand moustachu avait le poil roussi au caporal ordinaire.



## *Les timbres-poste*

DÈS son apparition le timbre-poste fit objet de collection et le génie farceur des sociétés capitalistes imagina de renchérir sur des valeurs que l'Administration prétendait oblitérer. Toutefois il est admis que les gamins écorneurs d'enveloppes furent les promoteurs plus ou moins innocents de cette prodigieuse fortune, car ils ont à la fois le sens du fiduciaire et le goût du trafic.

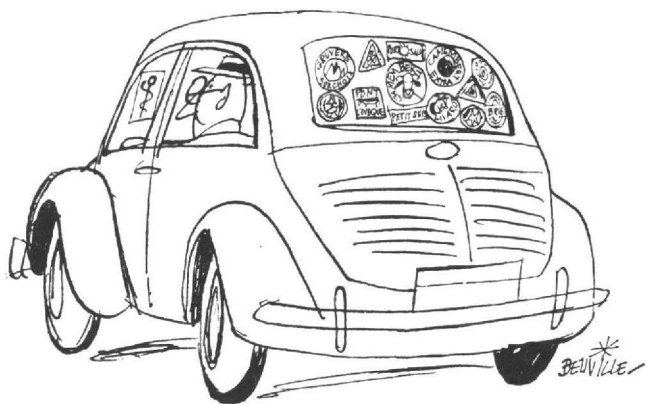
Pour moi ce ne fut qu'une passade, ayant toujours préféré les billes, et c'est un fait qu'à maints égards rien n'est plus éloigné d'une bille qu'un timbre-poste. Dans mon entourage cependant les pères de famille, répugnant à encourager si tôt la notion de bon placement, avaient décidé que la collection de timbres était instructive, qu'on y apprenait la géographie en s'amusant, et même un peu d'histoire.

C'est alors en effet que me fut révélée l'existence de la Nouvelle-Galles du Sud sans que pour autant me préoccupât sa position sur le globe, tandis que, sous les traits violacés d'un valet de chambre inexorable et vaniteux, le président Lincoln me rejetait pour toujours dans le camp sudiste et que François-Joseph, empereur d'Autriche, se gravait dans mon souvenir comme un vieux papa moustachu également débonnaire dans les tons chocolat, groseille et prune. Ce sont là des impressions premières contre lesquelles, depuis lors, beaucoup d'historiens sérieux n'ont cessé de me mettre en garde, mais l'autorité exquise des impressions en taille-douce les fait probablement inaltérables.

Aujourd'hui toutes les capitales du monde ont une Bourse aux timbres où les enfants, dispensés de l'alibi instructif, sont admis à fortifier leur idéal de profit. À Paris toutefois cette institution a élu domicile sous les ombrages de Marigny, en plein vent, à seule fin de maintenir la clientèle dans cette ambiance de morale élémentaire où les vignettes authentiques, fausses, rarissimes et ordinaires sont également à la merci d'une bourrasque.

Certes, nous cherchions parfois les timbres pour

les échanger contre des billes mais nous cultivions par ailleurs la philatélie de bienfaisance qui nous purifiait de l'esprit mercantile. Il faut bien dire que le zèle des petits collectionneurs obsédés par la cote n'est pas celui que nous apportions jadis à glaner le tout-venant, dix-centimes rouge, cinq-centimes vert et autres rogatons totalement dépréciés mais que de bonnes âmes nous réclamaient pour l'œuvre des petits Chinois ; œuvre sans doute parvenue à ses fins car je n'en entends plus parler. Ainsi ai-je la satisfaction d'avoir tant soit peu contribué au progrès de la condition exotique, et quand les petits Chinois devenus grands viendront m'apporter à domicile les témoignages de leur gratitude, je saurai peut-être enfin quel genre de réconfort leur apportaient nos ramassis, et comment s'y prenait la Providence pour faire fructifier en Chine le grain dérisoire de nos semeuses obliérées.





## *Les étiquettes de fromage*

**E**N disant fromage c'est camembert que je propose, non par esprit de flagornerie, mais parce que la réputation de cette variété en a fait pulluler les étiquettes. Le collectionneur qui nous intéresse ne semble voir, en effet, dans le camembert, qu'un prétexte à illustration. D'après certains philosophes, donner au signe plus d'importance qu'à la chose est le fait d'un esprit distingué qui a déjà fait le tour des choses ; et je ne suis pas loin de me ranger à ce point de vue car il m'est arrivé de réfléchir et d'épiloguer longuement sur l'image d'une boîte où séchait une croûte innommable, fasciné que j'étais par la mission d'une renommée survolant de gras pâturages et soufflant dans sa trompette les vertus immortelles de cette nourriture périssable.

Sans connaître la classification adoptée à l'heure

actuelle par les collectionneurs d'étiquettes, il va de soi que l'image à laquelle je fais allusion appartient au genre allégorique, genre naguère florissant mais aujourd'hui délaissé par le monde du fromage de plus en plus indifférent à la caution de la fable. Sylphides, gloires et fées ne sont plus sollicitées que par un petit nombre de fabricants élevés dans le culte transcendant des produits laitiers. Hier encore pourtant, mon chemin venant à traverser les vestiges d'un pique-nique, il me tomba sous les yeux un couvercle à l'image de la Fortune, avec tous accessoires réglementaires, à cela près que la roue était un camembert ailé ; première allusion commerciale, que je sache, à la force motrice des fromages. Bien plus, l'agile camembert laissant deviner son étiquette allégorique, l'esprit en multipliait aussitôt les répliques et s'abîmait dans le vertige d'une réclame projetée dans l'infini. Ce jeu métaphysique est bien connu des amateurs d'étiquettes. À l'invitation d'une laitière en coiffe, d'un maître corbeau ou d'un gourmet rubicond, le client ne peut moins faire qu'entrevoir la postérité de son camembert coulant vers la fin des siècles.

N'empêche que l'examen sommaire d'une collection bien échantillonnée nous fait constater la déca-

dence de l'étiquette. Nous abordons la basse époque et, n'en déplaise au moraliste, nous aurons droit de la juger sur l'étiquette. Le mauvais goût, la prétention, le méchant archaïsme avec moine goulé et décor patagothique, enfin les pires concessions au moderne ont dégradé cet art mineur où naguère d'humbles artistes s'essayaient à l'épreuve toujours difficile du chef-d'œuvre inscrit dans une circonférence. C'étaient alors, gravés sur pierre ou sur bois, l'exercice typographique ou ornemental, les paysages enchanteurs et les bergeries, l'effigie du fondateur de la firme sous les traits d'un philanthrope, sans parler de ces compositions sur le thème du palmarès où l'or des médailles décernées par des princes comme Léopold ou Victor-Emmanuel nous porte à croire que les grandes réunions internationales n'avaient alors de plus cher souci que d'encourager la marche des fromages vers des lendemains toujours plus moelleux.



BEVILLE!